

2038  
bis

2038 Bis

Medeau Capitaine

EME. 1957

Essai de monographie  
de METILI

## INTRODUCTION

Après la monographie du Médecin-Colonel PASSAGER sur Ouargla la ville du Sahara à l'histoire tourmentée, plaque tournante entre le Sud et l'Ouest d'une part, l'Est et le Nord d'autre part, celle de MEËTLILI des CHAAMBA essaiera d'apporter à l'étude de cette tribu de nomades et de soldats, serviteurs attachés de la France les éléments historiques, géographiques, religieux et humains qui donnent à ces sahariens leur caractère si particulier et qui apportent aux yeux des habitants des antrogeais cette allure mystique de la capitale de coeur de tous les CHAAMBA.

Nous nous efforcerons au mieux de pénétrer le caractère humain de cette population si particulière, qui dans la tourmente présente nous ramène à la réalité biblique dont elle est la fidèle image malgré l'empreinte coranique qui, peut-être a permis à cette conservation plus que n'importe quelle autre religion issue de l'Ancien Testament.

Cette étude nous mènera à une esquisse médicale, suite logique de ce travail : comment mieux traiter l'homme que d'apprendre à le mieux connaître pour le mieux aimer dans son milieu, dans son cadre.

Finalement, qu'il s'agisse de médecine collective, celle que nous pratiquons surtout, ou de médecine individuelle, celle qui naît peu à peu ici, la réussite ne peut venir que de l'appoint du coeur.

.....

### L'ENFANT

))))))(((((((

Couvert par tous les soins maternels et féminins dès son premier jour jusqu'à son départ dans le monde, élevé, nourri, beaucoup plus qu'éduqué, il mène depuis sa naissance la vie la plus capricieuse que les moyens de ses parents permettent

moyens de ses permettent. Seules les nécessités de la vie lui fournissent des contraintes! Prenons le Bébé : dès qu'il pleure en menace de le faire ( car il est inadmissible qu'un enfant pleure ) le sein et lait maternel étouffent ses cris. Il gardera ce sein le plus longtemps possible jusqu'au jour où une nouvelle grossesse viendra tarir cette source abondante et facile. Peu à peu il aura été habitué à picorer ce qui le tente: couscous, cacahuètes (avec l'enveloppe), bonbons, pain, dattes, et c'est avec ces aliments qu'il passera plus ou moins heureusement le cap difficile du sevrage. Avant ses premiers pas il trouvera un véhicule idéal pour ses promenades ( en l'occurrence sa sœur ou sa voisine) assis à califourchon sur une hanche toujours prête à le recevoir. Dès qu'il marche il est l'enfant de la rue qu'il quittera uniquement sur appel de son estomac (à moins qu'il ne soit gavé de terre!) . Le petit gargamra droit à plus d'égards que la petite fille, mais c'est souvent plus une attitude extérieure qu'un sentiment.

- L'habillement est des plus léger : petite gandoura en été, recouverte d'un burnous ou d'une cachabia en hiver. Le poids des amulettes qu'ils portent dépasse presque celui des vêtements. Il va toujours pieds nus.

- Plus tard arrive l'âge scolaire, il fréquente ou les écoles françaises laïques ou libres( 120 petits garçons et fillettes) ou les trois écoles coraniques (160 enfants environ) ou aucune. Là comme toujours ilsfont suivant leur bon vouloir et trouveront toujours consolation auprès de leurs parents si une punition leur a été infligée par l'instituteur.

- Les cheveux sont rasés chez les garçons, et pratiquement on ne voit plus de guettaya (mèche de cheveux sur le haut de la région occipitale) sauf chez les nomades et en particulier chez les MRABTIH.

- Les petites filles portent très tôt les nattes traditionnelles qu'elles recouvrent d'un châleaux couleurs chatoyantes. La frange des cheveux sur le front est très portée ( gouqqa ).-

Et ainsi les enfants passent leurs journées, les garçons à l'école ou dans la rue où ils font de la bicyclette, courent derrière les camions ou travaillent dans les jardins ou dans les boutiques, les fillettes à aider leur mère à la maison: corvée d'eau, de cuisine, de distraction des petits - divers jeux de société - sont en vogue: celui des perles (nayyal) ou bague (khouga) semblable au jeu de puce, celui des osselets passés à la teinture (kâab), celui des six roseaux (sig) à face blanche et verte, ayant quelque analogie à nos jeux de dés. - Ils jouent aussi aux jeux des métiers ou se posent des devinettes, (jusqu'à la puberté, assez tardive dans l'ensemble).

Les fillettes sortent à peu près librement, mais sont toutefois l'objet d'une surveillance assez sévère, la convoitise des hommes étant comme partout chauvine. Le mariage viendra trop précocement l'enlever à ce monde heureux qu'est celui de l'enfance.....

.....

### LA CIRCONCISION (ayana ou thara)

\*\*\*\*\*  
\*\*\*\*\*

La circoncision marque une étape de la vie de l'enfant, puisque normalement elle se fait à l'âge de sept ans. - En réalité cette opération est pratiquée beaucoup plus tôt, et même dès le quarantième jour de la vie du petit garçon peut-être pour atténuer ses douleurs ou pour profiter de la venue du circonciseur (zeyyane) dans la famille ou encore par simple mesure d'hygiène. - Le jour de la fête l'enfant est revêtu d'une gandoura blanche bariolée en tous sens de safran. - Ses mains sont enduites de henné, il mâche de l'écorce de noyer (swak ou duz) - Un sachet porte-bonheur (gourra) contenant divers parfums et de l'encens (tbakher) est attaché à sa gandoura. - Sa tête est attachée d'un chèche où est piquée une broche en or (bzima). - Deux colliers de "akhsab" (du mariage) sont entrecroisés sur sa poitrine où ils sont retenus par une broche.

L'opération est faite par un noir de Ghardafa (il n'y a pas de seyyane à Metlili) qui vient sur demande.

Le garçon est assis sur un plat à rouler le couscous (guggña) recouvert de sable chaud.- Les femmes poussent des yeuyous pour que la mère n'entende pas les cris de son fils.- Un aide tient l'enfant, le seyyane tire sur le prépuce qu'il serre avec un fil en aval du gland, le coupe avec un couteau et saupoudre la plaie suivant les conseils d'un d'un médecin avec de la poudre de sulfamides.

Le prépuce coupé est pendu à un palmier.- Le seyyane donne des bonbons ou des cacahuètes à l'enfant qui mange aussitôt après des œufs et un morceau de viande avec un os ; enfin on met sur la tête de l'opéré un foulard noir en bandeau et on le laisse aller reprendre son jeu parmi les autres enfants.- Les femmes se congratulent et font des vœux pour l'enfant.- Le seyyane reçoit cinq cents francs, quatre kilos de pain painet est invité à manger.- Il ne demande rien aux pauvres.....

\*\*\*\*\*

**LE DENDOUN**  
\*\*\*\*\*

Chaque année, et même deux fois par an : au moment de la moisson et au moment de la cueillette des dattes, les quelques hommes noirs de METLILI (ougfane) se réunissent pour jouer du tambour (dendoun) et des sortes de castagnettes (qraqeb) et pour danser devant toutes les maisons où ils reçoivent en contre-partie de l'argent, du blé et des dattes qu'ils se partagent entre eux.

Cette coiffure amène de temps en temps une allure soudanaise et tout à fait exotique à Metlili la puritaine.-

\*\*\*\*\*

CONCLUSION DE LA PREMIERE PARTIE

CONCLUSION DE LA PREMIERE PARTIE

Des jeunes medecins, des jeunes Chefs de Poste vont se succéder à MEL-  
lili des Chamba. Nous avons essayer de leur faire part de nos obser-  
vations recueillies pendant trois ans passés au mihiba des CHAMBA.-  
Nous sommes loin d'avoir tout dit : la complexité du caractère de la po-  
pulation Chamba demanderait une étude détaillée de chaque élément qui  
la compose.- En outre, de jour en jour l'évolution physique vient bou-  
leverser cet ensemble.-

En trois ans nous avons suivi cette évolution sociale, et nous part-  
tons un peu inquiet en voyant que cette évolution individuelle ne suit  
pas au même rythme risquant d'amener un déséquilibre préjudiciable....  
Une métamorphose s'opère, de nymphe immobile, vivant de ses propres res-  
sources, ce peuple doit devenir adulte subitement et prendre conscience  
du jour au lendemain d'un nouveau monde. Or, de chancelier il est devenu  
facilement conducteur de camions poids lourds, de caravanier il devient  
transporteur saharien.....

Que le reste suive In cha Allah !

Tout au long de cet exposé nous allons avoir à faire à une intrication d'éléments divers et contradictoires qui donnent à l'étude de METLILI une allure de CHEBKA. - Metlili est un mélange d'Abadhisme et de Malékisme, un lien d'opposition et d'alliance entre KSOURIENS et Nomades. - Toute cette complexité vient de l'origine même des Châamba, et elle se répercute sur le genre de vie, sur l'habitat, sur l'alimentation, les mœurs et les coutumes.

#### ORIGINE - POPULATION

Nous nous bornerons à une étude grossière de celle-ci, ne possédant aucune donnée précise nous permettant d'être affirmatif.-

Deux origines partagent la population : d'une part les descendants des ZENETES, berbères dont les ressortissants seraient en gros les anciens Abadhites formant la fraction des BENI-BRAHIM et d'autre part les enfants des BENI-HILAL répartie dans toute la région septentrionale du Sahara.-

Mais cette classification ne correspond qu'à une réalité effacée : les unions entre les membres des deux communautés ont enlevé à chacune toute particularité et nous nous trouvons, à part quelques exceptions, devant un mélange assez difficile à départager, auquel divers mouvements de nomades sont venus apporter des caractères nouveaux.- Nous allons passer en revue les différentes fractions des trois tribus afin d'essayer de marquer ce caractère complexe du peuplement châambi.-

La tribu du KSAR comprend : La fraction des CHORFA, descendants de SI MOULAY SLIMAN, originaire du DJERID, saint vénéré des Châamba.

Dans la famille chérifienne le caractère marquant est le métissage de ses membres.- Cette famille est totalement sédentaire soit au KSAR, soit à l'Oasis.-

La fraction des BENI-MERZOUQ, dont l'ancêtre El-Hadj Moussa vint s'établir à Ghardaïa, puis à Metlili au début du XVIIIe siècle.

Une partie de cette famille vit à Ghardaïa (arabes-bertères) en très bonne intelligence avec les HENI-M'ZAB.

L'allure et le caractère de ces gens est très spécial : ils manquent d'énergie et de franchise, sont faibles, mais poussés par un orgueil servi par une intelligence remarquable.- Ils descendirent de KOURICH, oncle du Prophète.- Ils sont très sédentaires.-

La fraction des Mrabtia comprend les OULED-ZISEEM et les OULED-BELKACEM. Ils descendent de Si Mohammed ben Chiret marabout vénéré dans la région. - Quelques noirs anciens esclaves vivent avec ces familles qui possèdent une partie des ruines du KSAR et habitent actuellement dans un enfoncement d'une falaise derrière le KSAR, divisés en deux clans ennemis.

L'homme le plus influent de Metlili, Si L-Hadj Abderrahmane, érudit, médecin, (possède même un hôpital) dirige un de ces clans et possède une grande réputation.- Quelques familles de cette fraction nomadisent, d'autres sont sédentarisées.

Enfin les OULED-SMAÏN, fraction de nomades sédentarisés complètent la famille du KSAR.-

La tribu des OULED-ABDELKADER est essentiellement constituée de nomades, en général venus à Metlili dans les siècles derniers.

Les OULED-HANICHE forment la noblesse de cette tribu par son ascendance : TRIF, frère de TOUAMEUR serait son ancêtre.- Cette famille de grands nomades est une des plus marquantes par sa force physique et sa richesse en troupeaux.

La fraction des AOUAMEUR descend d'une tribu du Djebel Amour.- Elle possède un quartier en ruine au pied du Ksar.-

Les OULED-AMAR sont venus des OULED-ZID de BISKRA.

Les GUEMARA sont aussi des étrangers venus de Tabelkora dans le Touat.- Les BOUAYAH sont de même descendance que les AOUAMEUR.-

La troisième tribu ch&amba, celle des OULEB-ALLOUCH, serait de pure essence et descend de Tsaneur, l'anc&etre des Ch&amba.- Elle comprend les OULEB-BRAHIM, les OULEB-MOUSSA, les BHAZA, les TSAMEUR, les CHEURQUES (originaires du Tidikelt) Les Djerrouda (venus du Dj&erid), les OULEB-AISSA de Moussa (émigrés marocains) et la fraction des AKIRAT d'origine Targuise (Beni-M&rat)-

Nous avons & dessein énuméré toutes ces familles pour mieux désigner le cocktail ch&ambi, ce qui nous permettra de mieux comprendre la suite de cette étude, en regrettant toutefois de n'avoir pas insisté davantage étant donné le caractère de cette monographie.-

Enfin, pour conclure ce paragraphe, nous insisterons sur la très faible densité des noirs à Metlili.- Quelques familles d'esclaves vivent chez les Beni-Brahim et chez les Merabtines et une petite communauté cultive des jardins et en sont les seuls représentants.

Ce caractère laisse pressager de nombreuses différences avec les autres oasis du Sud.

#### L A N G U E

\*\*\*\*\*

Ici encore une contradiction : alors qu'à Ghardaia, à côté de l'arabe, un dialecte berbère est très usité, à Metlili, seul l'arabe est parlé et, au dire des connaisseurs, c'est un arabe pur, très près du classique, avec parfois des expressions venues de Tunisie ou du Maroc et quelques déformations dans la prononciation de certaines lettres. ( & pour b ).

#### GENRE DE VIE

\*\*\*\*\*

Nous pourrions inscrire en tête de chaque chapitre : dualité - Le genre de vie des nomades et des sédentaires sont totalement différents et nous approfondirons chacun d'eux.

Il ne faudrait pas parler du nomade, mais des grandes familles de nomades.

La vie nomades est essentiellement une vie tribale avec ceci de très net que la tribu est une société et non une cellule sociale. Elle a son chef propre qui n'a rien à voir avec notre organisation administrative. — Il est reconnu par tous, dirige toute la vie de la tribu, aussi bien financièrement que religieusement. —

Ce titre n'est pas dû à l'hérédité ni au vote : le cheikh (chef) s'impose par son intelligence et son énergie, il est une force naturelle, et ce titre ne donne aucun droit ni à ses enfants ni à ses frères. — Ses enfants sont utilisés comme les autres membres de la tribu selon leurs capacités. — Il y a une sorte de solution pour un meilleur rendement. — Aussi voit-on dans beaucoup de ces familles les fils du chef être de simples bergers ignorants, alors que les garçons d'autres membres de la tribu sont envoyés à l'école. —

Le cheikh dispose des biens de la tribu qu'il gère comme il l'entend, parfois après avoir consulté ses adjoints, spécialisés chacun dans sa tâche : gardien de jardin magnifique, éleveur, taleb, transporteur, etc;...

Autour de sa tente, de beaucoup la plus spacieuse, s'élèvent celles de ses proches plus ou moins misérables qui mettent toute leur vie entre ses mains. — Il est la fierté de sa tribu et ses décisions sont sans appel. — Il faut tenir compte de cette organisation dans nos rapports avec les nomades et bien souvent il suffit de connaître ces patriarches pour avoir ses entrées sous les tentes. —

Chez le sédentaire par contre la famille est l'élément de base de la société, c'est la cellule sociale. —

Le père est le chef de la famille, mais celle-ci prise dans le sens occidental. — Il n'a donc rien de comparable au cheikh de la tribu nomade. Il vit avec la nostalgie des grands

tribus nomade .-Il vivent avec la nostalgie des grands espaces qu'elles ne peuvent plus fréquenter : certaines parmi les plus riches s'offrent le luxe à la fin de l'hiver d'aller nomadiser quelques jours au voisinage d'un puits.-

D'ailleurs la sédentarité dans l'état actuel du pays est une rétrogradation déplorable du nomade. Celui-ci devant les difficultés atmosphériques et économiques a vu fondre son cheptel camelin et s'installer la misère sous ses tentes, l'obligeant à venir chercher dans les ksours un gagne-pain qui, il y a peu d'années encore, était assez abondant.- Il était adapté à cette vie rude, mais néanmoins facile et, de casser des cailloux ou cultiver des terres nouvelles, n'étaient pas des tâches assimilables par sa nature habituée à la seule contrainte de la vie, de la mort et de la nature.

\*\*\*\*\*

TERRAINS DE PARCOURS DE NOMADES  
\*\*\*\*\*

Des contingences administratives nous ont obligé à limiter notre étude géographique entre les frontières du territoire du Poste, mais les Chénaba ne se soucient pas du tout de ces obstacles et il conduit ses troupeaux là où il pourra trouver de l'eau et des pâturages tout en les partageant avec ses frères d'El-Gelée, d'Ouergla ou avec les tribus voisines : Oulad Sidi-Oikh de Géryville, les Oulad Yagoub d'Aflou, Mekhalif de Laghouat, Mekhadema et Sidi-Otha d'Ouergla.- Ces territoires vastes s'étendent du nord au sud des régions des sueds sud de la Chebka aux pentes méridionales des l'Atlas scharien, de l'Erg occidental aux limites est du Poste de Metlili.-

Les pâturages les plus fréquentés sont ceux de l'Oued Zergoun au printemps et en automne, des régions de Tadjroune, Aflou, Géryville en été et de lala O

en été, et de la Chebka en hiver.-

De nombreux puits creusés par les Châamba jalonnent ces territoires. Les dernières pluies et la qualité de l'herbe conditionnent le choix des chefs de famille pour installer les campements qui ne le même endroit que fort peu de temps : huit à quinze jours environ.-

Chaque année, pendant l'été, une partie de la famille, laissant les bergers avec les troupeaux dans les régions plus élevées à l'élevage, rentrent dans leur jardin à Metlili pour se reposer à l'ombre des palmiers dont ils couperont les régimes avant de regagner le large, se sentant trop à l'étroit entre les murs de leurs jardins cultivés par des membres de la famille ou des KHâmbès.

On a toujours parlé d'une suprématie du nomade sur le sédentaire. La liberté, l'allure indépendante et la fierté méprisante, l'indiscipline de ceux qui ne sont que de grands bergers, ne pouvant, que par le sentiment de jalousie qu'ils suscitent, faire persister ce sentiment de faiblesse du sédentaire.



### H A B I T A T I O N

De la tente du nomade à la maison connue du commerçant mozabite nous rencontrons tous les genres d'habitation : tente, hutte (zeriba) en feuilles de palmier (dgerid) ou en roseaux, gourbi en terre (toub), maison de pierre et de torchis, maison en pierre de taille, sans oublier les taudis en ruine où quelques familles essayent de trouver un gîte déplorable.- Nous ne nous étendrons pas sur l'état de toutes ces maisons, mais nous consacrerons notre travail à la tente du nomade et surtout à la maison du type mozabite.

La tente est un rectangle noir de tisse ou poil de chameau, tissé en éléments séparés par les femmes. Chaque élément s'appelle fliadj.

La taille est variable suivant l'importance hiérarchique de celui qui l'occupe. Elle est fixée au sol par ses deux petits côtés par des cordelettes et soulevée par plusieurs montants d'inégale longueur en bois fixés en haut sur des bandes de laine tissées et ornées de motifs en couleur.

Les deux grands côtés sont fermés par des pièces de cotonnade ou des flidj suivant les saisons. D'autres tissus compartimentent la tente, le plus souvent avec un côté homme et un côté femme devant lequel est aménagé un petit endroit abrité pour faire la cuisine ou pour tisser.

Elle est toujours montée en plein air, feu au vent, en été, lui tourne le dos en hiver. Elle est imperméable à la pluie et se défend fort convenablement contre la chaleur et le froid.

Les endroits de prédilection des campements sont les vallées d'oueda ou les chûaba, dans une courbe, ou dans des daya ou à l'abri de légères déclivités de terrain.

En été, lorsque les nomades ren trent au bled, ils préfèrent monter la tente dans leur jardin ou entre les pans de murs en ruine que de vivre sous les gourbis dont sont dotées les palmeraies. Ces gourbis faits de briques de terre (toub) recouverts de djerida de palmiers, gîtes des phlébotomes, de mouches et d'araignées sont les mêmes que ceux décrits dans les autres palmeraies.

Quelques nomades riches, des commerçants possèdent des maisons de pierre ressemblant à de véritables mas provençaux ou de petits châteaux forts entourés de murs de pierre cachant tout un ramassis de sacs de dattes, de blé, d'orge, de tentes plies et de bâtis de bessaours. — La plupart des maisons du haar et de l'oasis sud-est sont de type mozabite: elles sont en pierre de taille bâties comme des cubes et comportant en général un seul étage et parfois surmontées

d'une terrasse. Les fenêtres sont rares, masquées par des volets de bois pleins. Il y a chez les plus riches deux entrées: une, la plus importante en bois de palmier que l'on ferme de l'intérieur avec un loquet de bois, ouvrant sur un couloir en quinconce amenant à un patio carré où se trouvent les femmes.

Dans ce couloir pend à une corde chameau un delou où l'eau se rafraîchit. L'autre entrée, plus petite, fermée par une serrure de bois ou de fer à grosse clef que les hommes portent lorsqu'ils sortent, donne sur des escaliers qui conduisent à une pièce plus spacieuse, plus propre que les autres, qui sert aux réceptions des invités (bit ad-dyaf ou Zali) et où l'homme se tient lorsqu'il est à la maison.- Le patio au rez-de-chaussée est entouré de petites pièces noires servant au stockage des vivres et au matériel de tissage ou de chambre à coucher, ou à sécher pour les chèvres, à moins que celles-ci ne restent dans la pièce centrale.-

La lumière arrive par une ouverture carrée sur le toit, fermée par des barreaux et donnant la seule aération de la pièce.

Les chambres du premier étage reçoivent davantage de lumière situées autour d'un deuxième patio centré par la fenêtre.

Ce premier étage peut servir de terrasse.

La terrasse est entourée de murs élevés permettant une intimité relative. Leur édification est réglée par des coutumes, et il faut l'approbation des voisins pour que les hommes puissent y monter. Leurs murs doivent être suffisamment élevés mais n'empêchant pas le soleil de donner sur les terrasses voisines.

Il n'existe pas de cave dans les maisons du ksar et rares sont les maisons balnéaires régulièrement à l'intérieur et à l'extérieur. À l'intérieur les murs sont noircis par la fumée ou par des paquets de boues agglutinées aux parois.

Les maisons les plus neuves cherchent à s'éloigner un peu des caractères monabites, mais les villas sont typiquement identiques à celles de Mélika ou d'El-Atteuf avec les mêmes colonnades, la même disposition des pièces.

Rien ne vient décorer les murs nus de ces pièces, sauf, parfois, chez les plus raffinés, des versets du Coran ou des images bibliques raménées de la Mecque par les pèlerins.

Rares aussi sont les dessus de portes ornés de portebonheur ou d'inscriptions pour conjurer le mauvais oeil.

Le sol est de terre battue au rez-de-chaussée, de ciment ou de tinteant à l'étage. Du sable est fréquemment répandu dans diverses pièces et sera changé chaque fois qu'il est souillé.

L'ameublement est des plus réduits : des tapis de haute-laine du type Djebel Amour sont le plus fréquemment rencontrés dans les familles aisées ou sous les tentes. Ils sont toujours utilisés du côté nez. Ensuite viennent les couvertures de laine appelées "hambel".-

Les matelas (matrah) sont rares et les lits sont un luxe que très peu s'offrent (namoussia). Très souvent dans le fond d'une pièce une caisse en bois peinte (candoug) vient rehausser la monotonie locale. Les plus riches possèdent des armoires et j'ai même vu des armoires à glace. Partout nous avons rencontré un métier à tisser. Les ustensiles de ménage sont aussi très variés depuis le plat à rouler le couscous (el-gueqâ) les tamis (gherbal) jusqu'aux marmites en terre ou en métal divers (guedra, bourma) sur lesquelles on place la marmite à trous pour le couscous (keskas).

Le feu est fait ou dans de petits fourneaux (medjmar) ou dans des bassines en fer ou en terre ou dans des foyers avec des pierres

Les latrines servent aussi de pièces d'eau pour ablutions.

Elles sont formées d'une simple dalle percée en son milieu d'une fente rectangulaire ouvrant sur une fosse avec du sable qui est vidangée par un orifice dans le mur bouché en général avec de la boue ou des pierres disjointes laissant passer les mouches qui y trouvent des gîtes propices pour leurs descendance multiples. L'eau des ablutions est évacuée à l'extérieur par un petit tuyau donnant sur la rue et en-dessous duquel se trouve toujours une flaque d'eau ou de boue qui avant de s'écouler a laissé un trace crasseuse sur le mur où tourbillonne une nuée de mouches.

Le contraste est toujours frappant : les grands espaces ventilés du Sahara, les ombres maisons de la cité ou de l'oasis, de quoi exciter l'envie des uns, servir de prétextes à des mécontentements, les éternels brimés.

ALIMENTATION

L'alimentation est avant tout conditionnée par les ressources du pays et le mode de vie de ses habitants.

La dattes, le couscous et le laitage en sont les substantum apportant les glucides, les lipides et les protides nécessaires à la nutrition, ainsi que des vitamines.

Dans l'ensemble ce régime est assez bien équilibré.

Avant tout il importe d'insister sur quelques points :

- C'est une alimentation de groupe
- subissent les fluctuations météorologiques intensément,
- peu variée.

C'est une alimentation de groupe et non individuelle: on ne conçoit guère la cuisson d'un couscous pour un homme. Le repas

est préparé pour 4 ou 5 personnes au moins.

Elle subit ~~les~~ variations météorologiques : aucune réserve n'est possible, aussi la sécheresse peut-elle compromettre complètement la vie du pays.

Nous avons vu au cours de l'histoire des Châamba ces émigrations de la population sûrement amenées par des sécheresses persistantes. Nous ne pouvons que souligner l'intérêt de la présence française pour ces populations à la merci de la nature.

La nourriture est peu variée : blé ou orge, dattes, viande et produits de l'élevage.

Elle est à peu près semblable pour les sédentaires et les nomades quoique ceux-ci consomment davantage de laitages.

Le blé et l'orge servent à préparer le couscous.

Le blé est plus apprécié que l'orge qui n'est employé que par les pauvres (avec 20 francs d'orge on peut faire un couscous pour 4 personnes) ou lorsqu'il y a pénurie de froment.

Le couscous est préparé chaque jour avec des légumes variés : carottes, navets, courges, oignons, pommes de terre, fèves, pois-chiches. Il est consommé le soir, de préférence assaisonné avec une sauce où entrent différents condiments suivant les périodes de l'année ou les circonstances.

Le pain (khoubz) entrede plus en plus dans la nourriture des végétariens et tend à supplanter la galette (kesra) des nomades quoique certaines familles préfèrent garder les vieilles habitudes.

Les dattes forment la base de l'alimentation. Elles sont de qualité très variable.

A Metlili la production locale ne suffit pas entièrement à nourrir la population qui est obligée d'acheter à Ouargla le complément. Ce sont surtout des AZERZA, des ABALA et GHARS qui sont consommées vendues séparées dans des sacs.

Le légier-mour est gardé pour les invités ou pour la vente dans le nord. En moyenne il faut 100kgs. pour dix personnes et par mois. Très souvent elles constituent avec un morceau de pain ou de galette le repas des enfants.

Les laitages sont la providence des nomades au printemps et en automne surtout. Le lait de chèvre et ses dérivés : petit lait (chemine), lait acidifié (leben), beurre (sobda), fromage séché (kennaria) sont très prisés, beaucoup plus que le lait de chamelle.

Le beurre (sobda) est conservé fondu (dehane) dans les cruches en terre (zir). Il est employé dans la cuisine ou mangé cru et même dès le nouveau-né les premiers jours après la naissance.

La consommation d'huile (zit) est assez importante.

Les viandes de chèvre ou de chameau sont les plus vendues, celle de mouton devenant trop chère. Elles sont consommées grillées ou bouillies, fraîches ou séchées. Nous ne parlerons pas de moutons grillés entiers (mechoui) offerts dans de rares fêtes.

Le plat principal après le couscous est la soupe aux pâtes (cherba) plat saharien par excellence, servi tous les jours avec de nombreux épices vendus dans les épiceries, parfois épaissis avec la viande et les légumes de la saison.

Enfin, pour être complet, nous mentionnerons : oranges, citrons, grenades, pommes, chez les sédentaires, plantes diverses (voir plantes) gibiers (gazelles, lézards, lapins) et sauterelles.

Les œufs, les volailles enrichissent les menus ordinaires.

Outre les laitages et l'eau, la principale boisson, le breuvage de choix est le thé : thé le matin, au lever, thé après les repas de midi et du soir, chaque fois trois verres, et aussi à chaque visite le matin ou dans l'après-midi.

Le verre de thé à la menthe (agud) est présent partout, dans les

plus pauvres gourbis, dans les coins les plus reculés du Sahara. Partout il est fait religieusement selon un rite immuable, orchestré par la musique du liquide qu'une main experte et pleine de sensibilité fait tomber de haut dans la théière traditionnelle.

Le café au poivre ou à la fleur d'oranger commence à faire son apparition dans certaines familles dont un membre émigré à Alger.

Les cacahuètes sont très prisées et mangées avec le thé ainsi que des gâteaux secs dont les enfants sont très friands.

En dehors de quelques repas plus copieux (dîners) donnés dans les fêtes diverses, le menu est invariablement le même, toujours servi en quantité chez les familles moyennement aisées, de sorte qu'elles puissent avec les restes toujours abondants nourrir les miséreux dont elles ont la charge morale, et c'est sur cette note de charité permanente, très souvent méconnue, que nous conclurons ce chapitre.

\*\*\*\*\*

\*\*\*\*\*

HOMMES	FEMMES	ENFANTS
*****	*****	*****
*****		

Avant d'étudier la vie de ces êtres qui forment la collectivité châmbia, dont nous allons essayer de mettre en exergue les particularités, nous voudrions insister sur le fond-même de ce chapitre, et qu'il serait maladroit pour un médecin de laisser échapper, nous voulons parler du fond humain.

Nous avons affaire à des hommes, des femmes, des enfants, qui ont un cœur, une sensibilité, une intelligence et qui vivent souvent dans des conditions misérables, mais qui ne doivent pas faire oublier ce caractère primordial et essentiel.

Cette misère et la religion, hélas! déforment, masquent ce ce-

caractère, aussi levins-moumens efforcer constamment de le mettre à jour, de montrer qu'un couple de Châmba est capable du même amour que l'araine Elisabeth du Prince son mari, qu'un père châmbi aime autant ses enfants qu'un père quel autre père, et que cette femme, couverte de haillons est malgré tout coquette, jalouse, cherchant à plaire à son époux, non seulement pour gagner le ciel, mais parce qu'il est son mari.

Trois ans de vie intime au milieu des Châmba nous ont permis de ressentir profondément ce sentiment que nous avons recherché aussi bien chez les kaouriens que chez les nomades. Nous remercions ici Mademoiselle BERTHIAUD institutrice à Metlili qui nous a aidé à accomplir cette mission en nous apprenant à mieux connaître la Châmba de laquelle nous avons acquis une entière confiance;..

( Les Hommes )  
\*\*\*\*\*

Quelle stupéfaction de voir un châmbi d'apparence forte sous tous ses vêtements se déshabiller : un être tout différent sort de dessous cet amas de tissus, un être élancé, svelte, longiligne, musclé, aussi pensif que possible.

Nomades et sédentaires revêtent les habits traditionnels de l'Algérie : séroual, Abbaya, gandoura, burnous, djellaba, kachabia, naïls et sabbat. Mais de plus en plus la tenue s'occidentalise, et peut-être plus chez les grands nomades que chez les kaouriens : les complets de lainage avec veste, gilet et pantalons, coupés sur la forme du séroual, chaussures de cuir non lacées et pointues se rencontrent fréquemment.

Les grandes chemises (kamissa), maillots de corps, tricots de laine, prennent place dessous la gandoura. Le porte-feuille en matière plastique ou en cuir remplace la vieille sacoche de filali décorée (tsaboula) en bandoulière, une cardote de laine ou de cuir

à karafa) portées au-dessus (ktab) et le couteau rasoir dans son étui de cuir (bousfadi) La blouse grise est très portée: son nom s'est arabisé et donne cache-poussière. Les chaussettes gagnent de plus en plus, et bientôt il ne restera plus que le burnous, le gandourra et la kachabia comme vêtements traditionnels.

La tête rase est recouverte d'une grande pièce de mousseline blanche enroulée autour d'une eslette blanche comme on portait les morsbites, uniquement autour de la tête et du cou (haouak) remontant parfois jusqu'aux yeux chez les nomades qui paraissent ainsi voilés. Ceux qui reviennent de la Mecque se coiffent avec des turbans jaunes chatoyants.

Le port de la barbe et de la moustache sont fréquents.

Et que font ces hommes? Une minorité au pays donnent un reflet qui fausse le jugement et sous le prétexte de s'être élevés sur leurs ânes ils viennent au marché du khar, causer, vendre des fruits, des légumes, les pièces tissées par les femmes, acheter le blé, les dattes, avec cet air de nonchalance, de paresse.....

Tous ne sont pas là et dans les jardins les khammès arrosent les plantations, les majous construisent des murs ou des maisons, les journaliers travaillent au sur les chantiers de charité ou chez les diverses compagnies étrangères ou de travaux publics où ils ignorent les formes de rendement habitués qu'ils étaient au travail routinier des chantiers communaux. Peut-être qu'à la longue comprendront-ils? Ils sont restés au stade de travailler pour vivre, le fatalisme et notre politique subvenant au reste.

Le nomade a tout le temps pour lui et passe sa vie à faire vivre sa tribu et son troupeau, la réciprocité étant vraie.

Il va son train jamais accéléré, à la recherche des pâturages, livrer le bois, la laine, le beurre au marché de Chardafia d'où il

ramener le blé, le thé, les biscuits dont la famille a besoin. Il sera le maquignon, tirera de l'eau au puits, car là, surtout en été, il a compris les normes de productivité.

Le bergergardien lestrupeaux et l'expérience lui aura appris ce qu'il en coûte de perdre un chameau : nous avons ainsi rencontré au cours d'une tournée finissant un garçon de 14 ans qui suivait à la trace une chamelle égarée dans la chebka.

Apprentissage très particulier de la vie rude du saharien qui est obligé de découvrir chaque jour le signe à qui il devra sa vie.

Ceux qui retrouvent plus place au milieu des tentes du nomade ou de la famille du kear s'engagent dans nos Compagnies Sahariennes dont ils ont été et sont encore la fierté, dans nos magasins ou émigrent à Alger où une centaine d'entre eux travaillent comme balayeurs.

Enfin il y a les commerçants, reflet du Khab verbe Sud et dont nous reparlerons....

L'homme aime beaucoup vivre dans son foyer, au milieu de ses enfants gâtés par sa femme : il y règne en souverain et en reçoit tous les regards. Il s'allonge sur un tapis et goûte en toute quiétude la douceur de vivre en savourant un thé à la menthe ou un café au peyvre et en mangeant des cacahuètes tout en distribuant des gâteaux ou des dents bontons aux visiteurs.

Voilà un tableau qui contraste énormément avec l'idée que l'on se faisait d'un pillard du Sahara, du détraqueur de caravanes : Quelques brebisgales ne sauraient pas suffire pour mettre au rebut tout un troupeau.

Quant aux distractions elles ne sont guère variées : ce sont des interminables où l'on se raconte des histoires, des faits d'armes, des légendes, parties de cartes espagnoles (ronda) jeu de dames

avec des croûtes de cassemet des pierres (zlibh'a).

Malgré la cérémonie du thé à la menthe est la plus courante de toutes. C'est religieusement, en silence qu'un des membres du groupe prépare ce breuvage que chacun dégustera trois fois et bruyamment. Vie simple d'une civilisation stagnante que l'Amérique s'empresserait d'enfermer dans un pare ou un musée afin de la conserver dans son intégrité. Chaque acte de cette vie est marqué par la religion et chaque entreprise est arrêtée par cette même religion.

L'alcoolisme n'a pratiquement pas encore fait son apparition : deux ou trois buveurs extra muros qualifiés du surnom de "KILÉ"

La crainte des représailles tribales et l'absence des fournisseurs ont vite mis frein à leur vice <sup>que</sup> de l'alcool à brûler n'a pas pu assainir.

Les fumeurs de tabac ne sont pas encore très nombreux, par contre les chiqueurs de oufina sont pas rares.

A notre connaissance il n'y a qu'un fumeur de kif, alors que ce vice commence à faire de grands ravages.

La religion, le respect humain devant le qu'endra-t-on, le rejet presque absolu de ce qui est extérieur à Metlili (israélites, mozabites) ont permis de laisser aux Châmba cette rigueur de mœurs presque monastique, civilisant avec celle des puritains du Désert voisin. Chaque jour, en particulier le vendredi, des services de cars emmènent les Châmbas Nzab profiter des avantages de la grande ville et de ceux que le pharisaïsme de leurs mœurs a interdit dans Metlili ville sainte du MALIKISME saharien.

( La femme )

La femme est, à vrai dire, l'objet de notre plus profonde curiosité. A première vue, cachée sous ses voiles, avec son air rustre et maledroit, il serait aisé de la qualifier de frein à l'évolution des Châmbas

Or il n'en est rien : encastrée dans une tradition sévère dont elle seule a à souffrir, tennéh l'écart du monde en principe, elle vit dans un sentiment d'insatisfaction permanente, ne trouvant un peu de bonheur que dans sa résignation. Le sentiment d'insatisfaction allié à l'éternelle curiosité féminine la pousse vers notre vie occidentale et alors elle devient le moteur de l'évolution : son cœur de mère la pousse peut-être plus que tout vers ce qui arrive à lui sembler un idéal. Cet œil inquisiteur et inquiet certain du h'aik est tel un périscope scrutant à merveille le monde extérieur et, à Metlili, nous Européens, nous en sommes point de mire.

Afin de mieux décrire nous allons suivre sa vie quotidienne qui nous aidera à la mieux connaître.

Le matin elle se lève une première fois vers quatre heures pour faire la prière, puis, à l'aube, elle est la première levée et salue les autres habitants de la maison, les interrogeant sur leurs rêves, sur leur nuit. Elle réveille ensuite les enfants en douceur et en chantonnant. Elle prépare le thé, se lave la figure à l'eau et parfois à l'eau savonneuse. Le thé du matin est bu parfois avec du lait entre femmes et en famille. Pendant la matinée elle vaque aux soins du ménage, secoue les tapis, puis se met à tisser ou prépare le couscous pour midi : cette préparation très minutieuse et très longue et particulièrement pénible. À midi elle sert le repas de son mari qui mange avec les garçons. Les femmes se partagent le reste : les hommes ont le droit à une cuillère pour manger.

Après le repas le thé est de nouveau servi ainsi qu'à quatre heures.

Enfin elle se rend au métier, la théière toujours à portée de la main. D'autres femmes viennent lui rendre visite, faire la causerie toujours assortie de verres de thé.

Elles vont parfois faire un petit tour au jardin, font un brin

de toilette avec de l'eau chaude et les ablutions traditionnelles avant les prières. La journée se termine par le repas du soir et par une autre séance de tissage. Elles ne travaillent aucun métier les mercredis et vendredis ainsi que pendant les deuils et les jours de fêtes.

Le vendredi elles font une grande toilette et elles vont au bain maures si elles en ont les moyens, la nuit et en petits groupes.

Les séances de coiffure hebdomadaires sont très longues. Les cheveux sont complètement défaits, ébouillés, peignés et repeignés, passés au henné, huilés. Elles les répartissent en cinq nattes (gh-raïr) une grosse postérieure (kemboucha ou gardoun) à laquelle viennent s'attacher deux ~~postérieures~~ latéro-postérieures plus petites. Les deux nattes antérieures pendent en avant et sont parfois reliées à la postérieure. Elles sont toujours attachées avec une laine verte. Très souvent, chez les nomades surtout, une frange de cheveux (guc-ça) agrémente le front. La coiffure que nous venons de décrire est la plus fréquente. Souvent aussi, surtout au Ksar, nous avons vu des cheveux lissés en deux nattes postérieures.

Les soins de beauté sont constitués par tous les parfums cités au chapitre mariage, et surtout par l'application du Kh'ol entre les deux paupières sur la ligne d'implantation des cils, et de henné sur les mains et les pieds.

Pour les jours de fêtes et pour les réceptions les femmes se parent de leurs bijoux, pour la plupart transmis de fille en fille dans la famille et fabriqués par les Israélites du Mzab (voir les planches). Les colliers de Louis d'or sont très portés.

L'habillement est constitué du séroual (pantalon bouffant) de robes (roubba) une, deux ou même trois superposées, d'une grande pièce de tissu rouge, en bleu, jaune ou vert, attachée aux épaules

et retenu à la taille par une ceinture( h'erma ou chedd ou betkhour) est appelée Melh'efa.

La tête est recouverte de deux foulards aux couleurs vives, la kh'erma et le deuxième mis en diadème sur le premier "âaceb", une pièce de tissu blanc (bekhnoug) les recouvre tous deux et est attaché en avant sous le cou par une broche ou une épingle. Parfois encore le tout est entouré négligemment d'une pièce de chèche blanche. Enfin, pour sortir elles se voilent dans un h'aik (pièce d'étoffe légère) ou d'un khambous ou ksa (pièce de laine tissée). Mais dans ce tableau nous avons oublié l'essentiel, l'enfant, car la vie de la femme pourrait se résumer en une alternance de grossesses et de lactations de la puberté à la ménopause. Il y a, à tout instant du jour ou un enfant pendu à une manelle généreuse ou couché sur les cuisses entrecroisées en berceau.

Au milieu de tout ce complexe de cuisine, de tissage, d'élevage d'enfants, de potinages avec les autres femmes, quelques distractions sont offertes à cette recluse par les mariages, naissances, les jeux des enfants : roseaux (sig) osselets, perles, ou elles vont jusqu'à jouer de l'argent, du thé ou un repas. Résignée par sentiment religieux, considérée comme peu de chose par ceux qui ne sont pas les siens la femme arrive, malgré tout à s'imposer par sa personnalité et par ses qualités d'épouse et de mère, et son étade ne cesserait d'étonner les plus sceptiques. C'était une femme qui dirigeait les habitants de Sebseb ces années dernières, et actuellement c'est une femme, une chérifa qui traite une des plus grandes parties du commerce de Metlili, faisant le trait d'union entre les arabes et les Béni-Brahim, anciens mozabites.



robe jaune recouverte d'une mel'hafa rouge (grand rectangle semblable au peplum antique qu'elle attache aux épaules avec des fibules. Elle jette sur ses épaules le "katafia" jaune (fichu carré protégeant la robe des cheveux gras). Elle se pare de ses bijoux (voir chapitre Femmes) et commence à se maquiller le visage d'une façon très précise : Deux traits transversaux au-dessus de la racine du nez en safran-liamoum, -trois points au-dessus de l'œil droit- zbad, - deux points au-dessus de l'œil gauche- dabs.

Elle se parfume avec une huile appelée "tâarcha".

Les cheveux sont enduits de brillantine, de henné et de ghalia.

Les rebords des paupières sont passés au "koh'eul", elle met dans sa bouche du "dous" ou messouak (écorce de racine de noyer).

Ceci fait elle pose sans le fixer sur sa tête un foulard rouge, puis un bekhnoug blanc qu'elle fixe par des épingles et de la laine verte. Ainsi parée, elle va se promener avec ses demoiselles d'honneur (ous-rat) amies et ~~non~~ ses sœurs) l'une tenant l'aile droite de la mel'hafa et l'autre l'aile gauche. Elles vont ainsi accompagnées par les petites filles du quartier, de maison en maison quêter et profiter de cette dernière journée libre.

Pendant ce temps les hommes vont chez le cadî pour le contrat de mariage. En général sont présents le père et un oncle de la mariée, le futur marié et son père. Cette cérémonie s'appelle "idir arragba" (il met le cou) que l'on peut traduire par mettre la corde au cou.

Le prix moyen d'une jeune fille présumée vierge est assez élevé: 15.000 francs.- un tapis grand, un ou plusieurs matelas, un collier "kheicha", quatre objets d'argent (deux bracelets et deux anneaux de pieds "khal'khal") une paire de fibules, deux mel'hafa et trois mel'hafa blanches, trois bkhanig (dont un de fiançailles), pleins de henné, de thé, de cacahuètes.

La jeune fille finit la journée chez elle, avec ses amies en buvant du thé à la menthe et en mangeant des cacahuètes. Le marié et ses garçons d'honneur (vizir) mangent chez les parents de la fille.

Le deuxième jour c'est le jour de la corbeille de noces (dahaz).

À son réveil la jeune fille doit ouvrir les yeux sur du lait et des dattes. Les femmes chantent et apportent du beurre, du pain, du lait, et des œufs cuits durs. Puis elles mangent en poussant des youyou (iseghretou) et boivent le thé.

Vers 16 heures, les femmes de la famille du mari arrivent avec la corbeille de cadeaux. Un simulacre de combat au foulard a lieu entre deux femmes de chaque famille pendant que les autres battent des amins en poussant des youyou. Les foulards contenant les présents sont ouverts devant tout le monde, laissant étaler les présents variables suivant la richesse de l'époux. La mère de la mariée apporte alors du pain, du beurre et préparé du henné pour le marié et ses garçons d'honneur, ainsi que du kh'heul, des parfums, du safran, du bekhour pour faire les fumigations et des cacahuètes. Dehors on joue de la flûte et du tambourin.

Le marié mange chez lui avec ses garçons d'honneur qui ont apporté du couscous que partagent d'autres invités.

Ceux-ci veillent activement sur lui afin d'éviter qu'un mauvais sort lui soit jeté.

Les femmes veillent très tard en chantant, dansant et buvant le thé. Le troisième jour est celui du départ de la mariée (merwah). Le matin elle joue innocemment aux cartes avec ses petites amies, l'après-midi a lieu la grande toilette. À ce moment toutes les petites filles sont renvoyées.

De nombreux parfums sont employés : musc, ghelis, mahjoun (délavé dans de l'eau) letaroh, zbad, des fumigations de bekhour sont faites.

La mariée est habillée d'une robe blanche, recouverte d'une mal-h'afa blanche. Elle porte deux colliers : un de clous de girofle et un autre "skhab" (ohlil) fait de boules collectionnées avec diverses substances et parfums. Sur sa tête on a posé un carré de laine tissé rouge, un foulard rouge et un bekhoug blanc; Elle se recouvre d'un h'aik attaché en bandoulière avec un miroir porte-bonheur. Les trois foulards recouvrent complètement son visage que personne ne doit voir sous peine de la rendre laide. Une fois ces préparatifs terminés elle s'assied et attend l'arrivée d'un garçon d'honneur qui vient la chercher. On lui tend alors une corde (h'bel) à laquelle elle s'accroche fortement en pleurant montrant qu'elle ne veut pas quitter la demeure paternelle. Au garçon d'honneur de la convaincre gentiment puis de se mequer d'elle et finalement de s'en emparer et de la jeter dans le bassour d'où elle part à l'aventure, avant le coucher du soleil si le marié a encore son père et sa mère, sinon après. Un petit garçon est à côté d'elle sur le chameau. Elle doit laisser pendre son pied droit dehors, sinon son futur mari risque de mourir. Elle ne doit pas regarder dehors de peur de jeter un sort à un des hommes du cortège qui l'entourent et qui font le baroud, et la conduisent prier aux diverses koubba de la confrérie dont la famille est adepte ( au ksar la jeune épouse est portée sur le dos d'une femme comme au Mزاب) et elle est coiffée d'un chignon avec six fibules d'or.

Peu à peu le cortège arrive à la maison du marié. Le garçon d'honneur la porte dans la pièce appelée "h'adjba" pour la circonstance ( h'adjeb = veiller une femme, d'où h'adjba, pièce séparée des autres par un voile) où elle reste seule, puis il va chercher le marié qui trouve son passage entravé par un fil tendu de gauche à droite et de haut en bas. Il le coupe avec une épée qu'il jette en arrière, montrant par là qu'il laisse le passé et la malchance derrière lui.

Il est vêtu d'une gandoura barrée par un écheveau en laine rouge en bandoulière, d'un burnous blanc. Sa tête est entourée d'un chèche sans chéchia et passant autour du cou. Il porte des chaussettes blanches et des souliers en cuir. D'ailleurs son premier geste en arrivant dans la hadjba est d'enlever une chaussure et d'en frapper sept fois la jambe droite de la jeune fille.

Le garçon lui apporte une aiguière (liane) d'eau avec laquelle il lave le gros orteil et le pouce droit de la mariée et coupe deux porte-bonheur (gourra) attachés à sa main et à son pied droit.

Puis il lui enlève ses vêtements et ses bijoux, la protégeant de son burnous et alors accomplit le mariage.

Si la fille résiste, le garçon d'honneur vient en aide et lui tient les mains derrière la tête (parfois ce rôle ingrat est dévolu à une négresse).

Dès que le mariage est consommé, le marié sert de la hadjba montrer la pièce à conviction ou simplement donner son avis sur la virginité de sa femme.

Pendant ce temps les garçons d'honneur encouragent la jeune femme, font de la musique, les femmes poussent des youyous afin de couvrir ses cris. Détail intéressant donné par quelques femmes : si le mari est gentil il tempérisse et attend la maturité de leur amour pour dévirginiser sa jeune épouse.

Des réconfortants sont préparés pour la mariée., puis le mari apporte le "prix de la honte" (h'ichma) le plus souvent un foulard, 1000 francs, des parfums, des cacahuètes et du thé.

Un souper est servi aux époux : couscous avec du beurre, du lait, de la viande; mais la femme n'y touche pas.

Le <sup>jour</sup> quatrième jour de la h'adja

La jeune mariée reste dans la pièce derrière le rideau. Au lever du soleil, les garçons d'honneur

apportent un plat fait d'œufs, de viande, de pommes de terre et de beurre (geuegâsi âtâa sabah'). Les petites viennent tenir compagnie à la mariée.

Le cinquième jour : est le jour de la sortie (tekhrodj)

L'époux laisse dans la maison du parfum, du thé et des cacahuètes pour les femmes. Celles-ci tout d'abord précèdent à la toilette de la jeune femme : sa mère lui lave la figure, lui peigne ses cheveux puis l'assied sur un bât de chameau. Elle lui passe une chemise, une robe, une melh'efa, des bijoux et lui met sur la tête un foulard noué en avant comme en portent toutes les femmes. ( Le nœud en avant aurait l'avantage de faire venir la pluie.)

Puis elles jettent sur la patiente des dattes, des cacahuètes, du pain qu'elles ramènent ensuite comme porte-bonheur pour faire marier les filles (barouk).

Ensuite la jeune épouse se promène dans la maison; mais au moment de franchir la porte de la h'adjba une femme lui fait un croc en jambe, lui indiquant par là qu'elle liée à cette demeure.

Elle s'assied ensuite entre les jambes écartées de sa belle-mère et moud du blé et de l'orge, sept tours de moulin.

On apporte de la "bessissa" mélange de semoule, de beurre, de sucre de dattes. Des dattes, du pain et des cacahuètes sont à nouveau jetés sur la mariée. Et toute la journée les femmes chantent et dansent. Le soir le mari arrive avec une chèvre qu'il égorgera pendant que sa femme la tient. L'assistance chante. Les deux jeunes mariés se retirent dans leur chambre où brûle le "bkhour".

Le lendemain matin ils doivent se lever avant leurs parents pour ne pas avoir honte devant eux.

Tout se termine le septième jour par des cadeaux.

Cet ensemble de coutumes, ses diverses cérémonies ont une allure



de mourir existe très profondément contrastant avec toutes les croyances et toutes les pratiques religieuses.

La première coutume, après le décès, est de laver le mort avec de l'argile: ceci se passe à la maison ou au cimetière. Ensuite on le parfume et on fait brûler du "bkhour". Si c'est une jeune fille ou un jeune garçon on le maquille comme pour le mariage. Enfin on enduit le cadavre de camphre pour le protéger des vers (!). Après tous ces préliminaires il est enveloppé dans un linceul blanc en coton non cousu, laissant le visage découvert. Pour une femme les cheveux sont dénoués, pour un homme on enroule la tête dans un châle.

Le corps est ensuite mis sur un brancard et transporté à vive allure au cimetière par des hommes qui psalmodient en cours de route des versets du Coran. Ils se relayent avec une grande habileté pour tenir le brancard.

A Motlili les tombes ont une allure particulière : le corps est déposé sur la roche où l'on a disposé du sable d'ouest, tête au sud, pieds au nord, couché sur le côté droit, regardant l'est. Un coffrage de maçonnerie l'enveloppe. Le tout est recouvert d'un tas de pierres parallélépipédique haut de 0, m 80 à un mètre et auquel émergent les deux pierres plates traditionnelles et une troisième au milieu s'il s'agit d'une femme. Les voisins envoient à manger à la famille du mort qui le lendemain offre un "mârouf" sur la tombe du défunt. Le septième jour un autre couscous est offert, couscous avec des fèves et du fromage sec "killa". Pendant cette semaine les femmes ne sortent pas et font l'éloge du mort. Elles ont peur que le mort revienne à l'état de fantôme "ghough". Le deuil, en principe dure quarante jours pendant lesquels elles ne changent pas de vêtements, ne peignent pas leurs cheveux et restent négligées.

L'OUED

— — — — —

Une des plus grande fêtes de Metlili est, comme dans toutes les autres oasis, la venue de l'oued, malgré les dégâts qu'il occasionne. Dès que la pluie tombe assez abondamment les riverains prennent leurs dispositions pour évacuer leurs maisons.

L'arrivée de ses eaux avec fracas est impressionnante.

Elle est surveillée par les youyouades femmes, et en période normale par des coups de fusil. Dès que les conditions le permettent, les enfants habillés de leurs plus belles robes ou gandouras viennent patrouiller dans les eaux boueuses où ils s'ébattent gaiement.

Les hommes viennent puiser de cette eau qu'ils mettent dans des gourbes pour la boire ensuite, lui attribuant toutes les propriétés imaginables. Ce jour-là les femmes sortent et viennent regarder ce Dieu mythologique impétueux et capricieux qui, tout bien compté, n'apportera la richesse qu'aux nomades qui pourront trouver des pâturages pour leurs troupeaux.

LA SUPERSTITION

Interrogés au Châmbi sur les superstitions revient presque à lui demander le pourquoi de ses actes, ce qui ne viendrait d'ailleurs à l'idée de personne. La superstition est un acte de la vie courante, elle est inséparable dans cette vie dont elle fait partie au point qu'il est difficile de s'en séparer.

D'ailleurs sur ce point rien ne vient différencier les Châmba des autres populations arabes ou berbères du Sahara.

Le mauvais œil (l-âin : l'hil) et le mauvais esprit (en-nefs) hantent continuellement l'esprit de ces peuplades. Ils se régiment par le mauvais sort que jettent ceux qui ont "le cœur noir" et les jaloux



Pour les pauvres les plus belles fêtes sont celles des Saints dont les 28 koubbas viennent rehausser de leur blancheur l'uniformité écrevante du paysage.

A cette occasion des banquets (mâarouf) sont donnés, en particulier pour celle de Sidi Chikh, Sidi Hadj Bouhafs et Sidi Boulanouar (l'aîné) le premier fils du grand Sidi Chikh et dont les restes seraient sous une des trois koubbas voisines de l'Hôpital.

Si Abdolkadar Eldjilali protège Metlili du haut du sommet dominant la vallée de l'Oued. Chaque tribu vénère l'ancêtre de ses familles, mais les fractions des Mrabtines avec les koubbas des Ouled-Amar de Mousou dominant de loin les autres. Les Oulad Amar ben Mousou joignent lieu à de grands pèlerinages à Metlili, en dans l'Oued Bel-Abbès à 25 km. au sud de Metlili où sont enterrés les principaux saints et martyrs de cette famille maraboutique. De grands "mâarouf" sont donnés en mai-juin et octobre. D'ailleurs ce lieu saint est totalement aménagé avec un hôtel rudimentaire, un abattoir (?) pour égorger les animaux apportés en offrande et un makaddem pour diriger les cérémonies.

Une route a été spécialement tracée pour que les transporteurs puissent y amener les pèlerins en autocars et en camions. Des milliers de bouteilles de parfums les plus divers (même du "Soir de Paris") s'entassent autour des deux koubbas où les tombes sont recouvertes de tissus précieux.

Les Châamba sont tous de rite malékite orthodoxe, même les gens des Beni-Brahim, abadhites d'origine, mais leurs dévotions semblent plus se porter vers les Saints que vers Dieu lui-même.

Doit-on voir là l'exacerbation due à l'opposition qu'ils essayent de marquer envers les abadhites. Mais en trois ans, les prières de la mosquée sont suivies de plus en plus régulièrement, en particulier

Le vendredi. Il y a un regain de religiosité qui s'accroît constamment

Le carême "Rendhen" est suivi par tous avec fanatisme, au point que sur l'intervention des "Tolba" certains préféreraient perdre un œil que de risquer (dans leur esprit) de rompre le carême en se saignant. Deux confréries se partagent les fidèles de Metlili : la Cheikhia des Oulad Sidi-Chikh qui semble avoir le plus d'adeptes, surtout chez les nomades qui payent tribut pour garder l'amitié de leurs voisins suzerains et par là le droit d'amener leurs troupeaux dans leurs pâturages (côté pratique de la chose). La Kadria de Rouissat qui patronne les Krobotinos et qui trouve chez les sédentaires ses meilleurs partisans (sans vouloir faire d'ailleurs une discrimination trop exclusive).

Le but de tout Châamba est de faire suffisamment d'économies pour se rendre en pèlerinage à la Mecque. Depuis que des transporteurs mesabites ou châamba font le voyage par la route nombreux furent les Châamba qui purent aller aux lieux saints chercher le titre d'EL-KAD. Trente à cinquante châamba faisaient le voyage chaque année. Le départ donnait lieu à de touchantes cérémonies où tous les postulants de Metlili et ceux de toutes les autres oasis du Sud groupés à Metlili saluaient les personnes sur un rang sur le bord de la route, au milieu des youyou des femmes cachées dans la montagne ou derrière les tombes des cinetibres. Le retour était aussi marqué par des festivités mais plus intimes. La langue arabe étant la langue du Coran, des mosquées dépendent des écoles coraniques (maddersa) où les enfants vont apprendre les rudiments de religion, de lecture, d'histoire sous l'autorité des "tolba" (pluriel de "taieb") personnages des plus influents, marchands d'écriture, de médecines, de bons conseils. Il y a trois mosquées à Metlili, celle du kear étant la plus importante. Enfin les grandes familles nomades ont toujours avec elles sous la

tente un talab.

Ainsi, partout, l'influence de la religion est permanente, influence aveugle, transmise par des personnages vivants sous une crainte permanente, ~~les~~ les aveuglant eux-mêmes, évitant toute lumière de peur d'être éblouis, mais qu'il faut amener peu à peu à cette lumière en les laissant s'accommoder par une grande compréhension et par une non moins grande patience.



**GEOGRAPHIE ECONOMIQUE -**



**1) RESSOURCES VEGETALES**



**A) Flore naturelle**



Sur cette terre aride, caillouteuse, rocailleuse, l'animal et l'homme doivent trouver les végétaux indispensables à leur alimentation. D'ailleurs tout s'acharne pour donner cette désolation du désert la sécheresse, les sauterelles et les troupeaux qui viennent compléter l'œuvre végétale, enlevant tout ce qui pourrait être vert.

Une étude détaillée sur la végétation de la région de Metlili a été faite en mars-avril 1955 sous l'égide du service des forêts du Gouvernement Général par messieurs Mandouse, Faurel et Schotter qui, ont rapportés leurs observations dans une communication du Bulletin de la Société de l'Histoire Naturelle de l'Afrique du Nord (mai-juin 1955, tome 46 n°546).-

Mais nous ne voudrions pas laisser passer leur précurseur d'un siècle auparavant, le Docteur Reboud qui avait dressé une liste des plantes observées pendant l'expédition de 1857 de Laghouat à Ouargla.

Nous n'entrons dans pas dans des détails botaniques

Nous n'entrons donc pas dans les détails botaniques et ne nous intéresserons qu'aux ~~plantes~~ plantes les plus familières, celles que connaissent les habitants et dont une grande partie, dénommée "cheb", fournit la nourriture des troupeaux après les pluies.

Le "drina" (*aristida pungens*) ref, graminée) se trouve dans tous les oueds sablonneux, au pied des dunes. Ses grains peuvent être employées pour faire une farine.

Le "rthem" (*retama-retum*, papillonnée) est fréquent dans les oueds du sud. Au printemps ses fleurs parfument l'atmosphère.

Le "h'arnel" (*peganum harmala*, *sygphyllacées*) est abondant dans toutes les terres cultivables après des pluies abondantes.

Le lait des chèvres qui mangent du <sup>rthem</sup> "h'arnel" est enivrant.

Le "h'arnel" est très employé en médecine indigène.

La famille des capparidacées est abondamment représentée sur les rochers par les plantes qui donnent quelques taches vertes disséminées "kabbar" (*capparis spinosa*).

Le jujubier "sedra" (*ziziphus lotus* l) est assez répandu dans les lits d'oueds. Ses fruits sont comestibles : grâce à lui les pistachiers sauvages peuvent venir à maturité (*pistachia atlantica*, en arabe : btaam) on en trouve de rares exemplaires au nord de Metlili entre les oueds Mh'aiguène et Bergoun.

Les pieds de coloquinte (*citullus colocyntus*) sont assez nombreux ( en arabe : h'adja). Les plantes odoriférantes sont représentées par le basilic (*ocimum basilicum* : h'bag) le fenouil (*fenniculum vulgare*, ar. b'bas) l'armoise (*artemisia herba alba*, ar. chih'

le romarin (*rosmarinus officinalis*, ar. lazir) le thym qui recouvre des plateaux entiers de la Chebba (*thymus vulgaris*), le genévrier (*juniperus phoeniceus*, ar. h'ar).

Le "rents" est utilisé comme bois de chauffage (*haloxylon ta-*

mariscifolium l) et pousse dans les dunes.

Le chameau est très friand de "fanandoul" herbe à chameau (anthyllis tragacanthides- papillonnée).

Après les pluies d'automne ou d'hiver les enfants recherchent entre les pierres le "guis" dont ils sont friands (scorzonera undulata vahl). Puis vient la recherche des "terfas", parentes de l'helianthemum Lipii ( ar. rguig) dont trois variétés existent à Metlili : belcheroun : la plus grosse (terfezia boudierj)

: el-ah'kar : qui pousse plus profondément et est la meilleure à gât manger.

: El-akh'al : d'une qualité moindre.

Nous terminons cet exposé qui sera repris dans les médications indigènes par un arbre dont quelques spécimens existent à Metlili: le "kranka" (calotropis procera siton) asclépiodacée du Soudan dont le bois est ( d'après les notes du Dr; Foley et Feruel et Sœur Marie-Anna utilisé pour faire de la poudre à fusil de très bonne qualité.

2038 bis

2038